



Lili Maxime

Ma chère Louisiane

Le blues du bayou

roman

Tomé 4

Dans l'œil de Katrina

Éditions
Irma

Ma chère Louisiane

Le blues du bayou

Dans l'œil de Katrina

DE LA MÊME AUTEURE

Éther et Musc, VLB Éditeur, nouvelles, 1996

Ma chère Louisiane, Ouragan sur le bayou I, La Grande Marée, 2004

Ma chère Louisiane, La Sang-mêlé du bayou II, La Grande Marée, 2005

Ma chère Louisiane, Un dernier Mardi gras III, La Grande Marée, 2006

CD *Chanter, même si...*, Les Éditions Mistouk, 2004

CD *Ma chère Louisiane I*, Les Éditions Mistouk, 2005

CD *Ma chère Louisiane II*, Les Éditions Mistouk, 2006

Lili Maxime

Ma chère Louisiane

Le blues du bayou

Dans l'œil de Katrina

roman

 Éditions
Irma

Données de catalogage avant publication (Canada)

Maxime, Lili (Lili Vaillancourt)

Ma chère Louisiane

Le blues du bayou (v. 4)

ISBN 978-2-349-72268-3

1. Titre.

© Productions Irma, 2009

C.P. 3126, succ. Bureau principal

Tracadie-Sheila (Nouveau-Brunswick)

Canada E1X 1G5

et

Lili Maxime

Mise en page : Infoscan Collette, Sherbrooke

Conception graphique de la couverture : Infografik design communication, Sherbrooke

Photographie de Lili Maxime : Alain Larouche, Sainte-Catherine-de-Hatley

Légendes des photos de la couverture

Couverture avant : Philip Gould, Louisiane. *Accordeonist Marc Savoy and daughter Sarah*,
Eunice, originally published by Galerie Press Inc., Lafayette, La, 1985,
Louisiana State University Press Edition, 1991.

Distribution : Prologue inc.

1650, boul. Lionel-Bertrand

Boisbriand (Québec) J7H 1N7

Téléphone : 450 434-0306

© CD *Lili Maxime*-Productions Irma

Site Internet : www.lilimaxime.com

Ce roman est une œuvre de création. Toute ressemblance avec des personnes et des faits existants ou ayant existé relèverait de la coïncidence et n'engage aucunement l'auteure et l'éditeur.

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés.

Productions Irma et Lili Maxime, 2009

Dépôt légal : 4^e trimestre 2009

Bibliothèque nationale du Québec

Bibliothèque nationale du Canada

ISBN 978-2-349-72268-3

ISBN 978-2-924-12703-2 (ePub)

L'auteure et l'éditeur remercient la

Direction des arts du Nouveau-Brunswick

pour sa contribution financière à la réalisation de cet ouvrage.

2^e édition : 1^{er} trimestre 2012

**Parce que la musique
est l'âme des Cajuns**

Aux musiciens
de La Nouvelle-Orléans

Pour leur résilience
en terres d'Amérique

Lili Maxime, Cantons-de-l'Est

Avant-propos

Le 29 août 2005, Katrina a dévasté La Nouvelle-Orléans et les bayous de ma chère Louisiane. Cette catastrophe naturelle a été si troublante qu'elle commandait de compléter l'œuvre.

Merci à mes lecteurs d'avoir demandé ce 4^e roman.

En hommage à tous les évacués et aux musiciens, particulièrement ceux du 9^e *ward* et de la paroisse Saint-Bernard, j'ai écrit *Le blues du bayou* qui fait suite à la trilogie *Ma chère Louisiane*.

En fait, deux ouragans ont bouleversé l'ordre des choses dans ma chère Louisiane : Katrina et Obama. En 2005, l'ouragan Katrina a été si brutal, qu'il a transformé profondément la vie en Louisiane, les attitudes et les perceptions des Louisianais. Des Orléanais se sont sentis exclus de leur État, de leur pays. La Ville-Reine, blessée dans son ventre, hurle : « Moi aussi, je suis Américaine ! » La fracture d'une société étalée au grand jour, les méfaits d'une nature en débâcle et de la négligence des hommes, voilà ce qui a porté ce quatrième roman. En 2007, à La Nouvelle-Orléans, la visite de Barack Obama a galvanisé les Louisianais. Les paroles d'espoir du candidat à la présidence ont coulé comme un baume sur les coeurs dévastés par Katrina.

Écrire une langue de tradition orale comme *le parler cadjin* des Acadiens du Sud, c'est évoquer les sons de ce langage comme une musique, pleine d'images et d'expressions savoureuses, voire lyriques.

Pour mettre en valeur cette langue cadjine, j'ai choisi de la faire ressortir en italique dans le roman.

J'ai préféré le mot *Cadjin* à celui de 'Cajun', plus près de la phonétique, ou même à celui de Cadien, inutilisé par les *Cadjins* eux-mêmes.

L'originalité du langage des Cadjins de la Louisiane s'explique par plus de deux cent cinquante années de métissage linguistique en terre d'Amérique. Il suffit de penser à l'apport des Acadiens du Canada, bien sûr, à celui des Français, des États-Uniens, des Espagnols, des Créoles, des Allemands, des Haïtiens, des Africains, des Britanniques et des Irlandais, sans oublier les Amérindiens francophones Houmas et leur langage choctaw.

Transmis de génération en génération, depuis la déportation de 1755, le langage cadjin est riche en expressions et en nuances dans toutes les régions de l'Acadiana.

J'ai choisi une orthographe phonétique, près de la musicalité de la belle « parlure » des Cadjins du bayou Lafourche. Certains mots ont des accents circonflexes (^) sur certaines voyelles (voîr, croître), ou des (y) à la place des i (oublye), et ce, afin d'indiquer la prononciation plus ouverte des voyelles. Cette façon de prononcer était surtout utilisée par les Cadjins plus âgés ou par ceux qui se servaient du français comme étant « leur » langue de tous les jours.

Les distances et les poids sont en mesures impériales lorsque l'action se déroule aux États-Unis. Les mots Superdome et Baton Rouge ont été écrits sans accent, pour bien camper le roman dans son contexte états-unien.

Pour mieux comprendre le français cadjin, on consultera le glossaire en annexe.

Chapitre 1

Houma sia

K

Août 2005, La Nouvelle-Orléans, Louisiane

Les grognements réveillent Crystal.

À ses pieds renifle un alligator.

Juchée sur un toit du 9^e *ward*, agrippée à une planche, la Sang-mêlé du bayou se bat depuis des heures contre la force rageuse de Katrina. Épuisée, terrifiée, la fille de David LeBlanc ferme les yeux quelques secondes, le temps de repousser cette vision de fin du monde : le Mississippi défoncé et gorgé de fureur qui fracasse avec une force inouïe sa chère Louisiane.

Crystal cherche la bête. Des ombres s'agitent tout autour. Vision ? Cauchemar ? La nuit boueuse aspire la lune. Impavide, la déesse de la lune et de la fertilité Ix Chel se mêle à ce désordre et, lugubre, contribue aux forces malfaisantes.

Un glissement, un claquement de mâchoires.

L'animal se tortille, rampe vers elle. Crystal le repousse avec des coups de pieds sur la gueule.

La chanteuse hurle, hurle à s'en déchirer la poitrine et cogne, cogne sur la bête. Sa voix bataille avec celle du vent. Crystal bénit Alvin qui l'a poussée à acheter ces bottes de cow-boy au marché français, hier.

— *Guette, chère baby, tu connais pas à-quand t'auras besoin de ces bottes si tant jolies.*

— *Rouges comme du sang de poule qu'on égorge, mon Alvin. C'est pas de trop flashing ?*

— *Beb, si t'es pour t'occuper de ça que le monde pense de toi, asteure que t'es une vedette dans les States, eh ben, j'croîs qu'il est un peu tard pour jongler à cette qualité d'idées.*

Et le rire profond de son amoureux avait scellé la vente des bottes en peaux de serpent, teintées rouge sang tel un masque de Mardi gras.

Partout des cris, des pleurs, des gémissements.

Cette force sauvage, brutale, cette nature révoltée galvanise la Sang-mêlé et sa rage de survivre. Crystal cogne avec une force décuplée. Si l'ouragan transforme ce *cocodril* en un monstre sanguinaire, la fille de *Plume d'Aigle* ne sera pas une proie facile. Ses bottes frappent encore et encore. Plus rien. Elle écoute, tous ses sens tendus vers l'eau putride. Des rafales montent du *Père des Eaux*, se mélangent aux nuages qui dégorgent feuilles, branches et oiseaux sans ailes.

Katrina creuse des sillons de haut en bas, de gauche à droite.

Du ciel au Mississippi, l'ouragan impose sa puissance, tord les portes des maisons, arrache les toits, abat les arbres et les poteaux de téléphone, étouffe les hurlements des forcenés qui se débattent pour ne pas être aspirés par la *Rivière des fleurs*. Tout se brise avec des râles de désespoir.

Où est Alvin ? Pourquoi son amour n'est-il pas à ses côtés, en train de lui murmurer un gospel aux racines improbables, avec cette suavité dans la voix qui lui fait désirer la vie crûment, là, sans appareils ?

Hier, ils étaient tout musique, dans ce quartier qui a vu naître les plus grands dans *La Ville du Jazz*.

Ensemble, cartes en mains, ils avaient concocté de remonter la route du blues.

Dans une semaine, la Mustang MK111, avec allure et superbe considérant ses années de galère, les aurait conduits d'État en État jusqu'aux racines du mal à l'âme. Avec comme compagnons, leurs instruments de musique dégingandés, leur talent et les caméras fétiches de Crystal, la Betamovie BMC 100 et le Super Christen B3.

Pour rappeler au monde que la Louisiane existe et qu'elle est plus que ses Mardis gras et ses bayous, son jazz à la Louis Armstrong ou son Jackson Square. Que Crystal LeBlanc, fille d'un Cadjin et d'une *Indienne d'en bas du bayou*, et Alvin Rouse, Nègre et fils de Nègres planteurs de canne à sucre, sont tous les deux d'une race qui sait chanter, danser, parler français et créole. Et *le parler amaricain*, avait rajouté Alvin.

Une race qui sait survivre. Avec ou sans le français cadjin ou créole.

Ils le feraient savoir partout, des bayous de leur Louisiane chérie jusqu'à Memphis. Fusionnés par la musique, ils chanteront du zydeco et du blues à leur manière, Alvin, incliné sur sa *Big Mamma*, sa chère contrebasse, pendant que Crystal en avant-scène ferait gémir son accordéon et sa voix.

D'autres gargouillis, des soupirs, des halètements.

Crystal se penche vers le fleuve, prête à se défendre contre l'alligator revenu à la charge. Flotte un berceau avec un bébé qui gazouille. Elle croit rêver.

Si le bébé est vrai, si le gazouillis est réel ainsi que ce berceau blanc, elle est perdue. Si cet enfant, ce berceau et le gazouillis sont le fruit de son cerveau, elle est foutue quand même, *cher bon Dieu, de toutes les manières qu'un Acadien du Sud peut être foutu quand il a plus à-rien qu'il peut faire*, comme l'aurait souligné son père, David. Ce qui voulait dire : sans espoir.

Elle croit l'entendre :

« Quitte-toi pas mourir dessus ce toit, mon bébé. Tiens-toi plein fort après cette planche qui a été clouée par un esclave fier de son ouvrage. Un Nèg' pour sûr, qui a pas ménagé sa force comme ton Alvin Rousse. Beb ! Attends pour moi, j'arrive ! Pleure pas mon bébé. Guette le ciel. Écoute et cherche le grand oiseau ! »

Crystal lève la tête vers le ciel bas, zébré d'éclairs.

Même un pilote émérite comme Alan, le *part'na* de David, ne pourrait faire voler un hélicoptère dans cette tourmente. Elle ferme les yeux pour ne plus voir les nuages en course, ni le berceau ni l'enfant. Mirage ou réalité, ce babillage la tue. Ce déferlement la brise. Elle s'emmure dans sa tête, oublie la fureur tout autour. Comme avant de monter sur une scène. Par-dessus la clameur, elle fait le vide, se recentre.

Chante ma voix, chante mon âme. Ne te laisse pas divertir.
Reviens à tes racines.

Houma sia Sa yoshoba keyo
Sa hochifo ut Billiot
Houma sia
Sa hochifo ut Couteau
Houma sia

Houma sia
My name is Billiot
I am Houma
My name is Couteau
I am Houma

Sa yoshoba keyo
Sa chukka ut yakni Houma
Libisha chi yamma
Nutaka aise'-toma

I am not lost
My home is Houma land
There I am warmed
Beneath the sun

Chi hikia iena
Chitoli anumputi
Houma sia
Oklushi

We stand together
Saying aloud
I am Houma
A Nation

« *Comme une rivière j'ai coulé*
À travers temps et encore
Mais aujourd'hui
Je suis plus fort que jamais

Levez donc la tête
Remplis de fierté
Criez je suis Houma
Je ne me cacherai point.

Quand les blancs sont venus
Par le grand fleuve longtemps passé
Je les ai rencontrés, une nation formidable,
Féroce et forte tel le vent qui souffle...

Laissez battre votre cœur.
De sang et de puissance
Je suis Houma.
Toujours vivant

Comme le saule je me plie
Comme le sable je me déplace
D'autres sont partis
Mais me voici, le front levé

Je ne suis pas mort
Je ne suis pas parti
J'ai tenu cette terre
Je dois croire... »

La voix de sa mère, Margaret Collin, monte en elle.

Ténue comme le bruissement d'un châle oublié sur un pan de galerie que la brise fait danser. Après la messe du dimanche.

Ces dimanches sur la galerie de bonne Anna, sa mamie adorée, cette galerie où sa tante Ti-Bouillou et sa grand-mère Mémé Conjo avaient vécu leur vie d'Acadiennes du Sud, montrant à Crystal, leur Petite, comment conjuguer le mot bonheur en se berçant jour après jour, enivrées par les arômes poussés par le vent chaud du golfe.

Margaret Collin danse sur sa roche plate de Leeville. Elle tend les bras vers sa fille bien-aimée, l'enlace. Cette Houma que les Blancs appellent l'*Indienne d'en bas du bayou*, que les siens nomment avec tendresse, *Plume d'Aigle*, l'appelle.

Lui murmure en choctaw, la langue de ses ancêtres :

Houma sia Sa yoshoba keyo Sa chukka ut yakni Houma
Libisha chi yamma Nutaka aise'-toma
Chi hikia iena Chitoli anumpuli
Houma sia Houma sia

Crystal ressent une grande détresse.

Seule, en perte de tout, elle ne peut compter que sur elle-même. Où est *Plume d'Aigle*? En sécurité *en haut du bayou*, avec son deuxième mari, Frank Bull, et leur fille Caroline? Ou *en bas du bayou*, à Leeville, en danger dans la maison-bateau de ses parents, Thomas et Clémence Collin?

Là où la force des ouragans se gonfle à même les courants chauds du golfe? Car c'est là, tout au sud, dans les marais que les ouragans font leur lit.

Pas à *La Pucelle*. Pas à La Nouvelle-Orléans.

Ou plutôt si peu que, depuis des décennies, les ouragans ont négligé la *Ville de tous les Plaisirs* pour se concentrer sur les rives de la Grande-Île, dans le sud de la Louisiane.

À cet endroit même où, après dix ans d'errance sur les côtes américaines, des Français chassés de leurs terres fertiles *de la Canada* ont mis pied à terre en 1765.

Ces déportés du Grand Dérangement, ce millier d'Acadiens du Nord qui avaient cherché pendant dix ans une terre d'accueil en sol américain, impitoyablement repoussés à la mer par des Anglo-Saxons qui ne voulaient pas de ces exilés francophones et fervents catholiques.

Quelques survivants, une poignée, se sont réfugiés dans la *swamp*. Près des Amérindiens Houmas. Dans le golfe du Mexique.

Là où les ouragans multiplient leur force destructrice.

Et voilà que, depuis une nuit et un jour, Katrina ravage, broie, noie et restitue des morts dans la *Ville-Reine*.

Le Mississippi s'amuse à pourfendre ses enfants qui l'ont aimé jusqu'à se mouiller les pieds sur ses rives inondées. À présent, le passé fout le camp à même les mains qui s'agrippent à des rondins pourris, des cheveux qui s'accrochent et s'arrachent et s'agglutinent autour des algues nauséabondes. La ville est sens dessus dessous. Personne n'y peut plus rien. Il aurait fallu agir avant, avec diligence et surtout dans le respect du Mississippi, le *Père des Eaux*.

Il aurait fallu se cantonner plus au nord, fuir par troupeaux dans des autobus démantibulés, se soumettre à la force des dieux mayas, des sorcières vaudou, ne pas se laisser surprendre par le retour des esprits malveillants.

Un soir où Miguel LeBlanc avait soupé avec Alvin et Crystal sur la rue Dauphine, il s'était confronté à la dure réalité Blanc/Noir sudiste.

Argumentant sur l'urgence de fortifier les digues, de préparer un vrai plan de secours afin de protéger les plus démunis, ceux qui vivent par milliers dans les quartiers les plus vulnérables, sans automobile, sans argent, le demi-frère de Crystal s'était fait prendre à partie par son ami Alvin.

— *Miguel, j'connais pour sûr, vieux, que tu veux parler des Nèg' qui sont sur les food stamps et des quartiers de Nèg' du Ninth!*, avait riposté Alvin, doucement de sa voix grave, comme pour s'excuser d'être en porte-à-faux avec les données pragmatiques de l'ingénieur.

Miguel avait baissé la tête. Alvin avait raison, bien sûr. Qui protégerait les Noirs et les petites maisons en cèdre de l'est de la ville si une digue venait à céder? Les autorités? En tout cas, pas le maire, pourtant Noir encore moins sa cour de Blancs qui salivent juste à la pensée de s'approprier ces terres avec vue sur le Mississippi.

Depuis 1998, plusieurs firmes, dont celle de Miguel, ont dû admettre leur impuissance à démontrer aux élus les risques d'une catastrophe, « si un ouragan de plus de force trois devait s'abattre sur la ville », avaient-ils clamé à tour de rôle.

Si ces digues désuètes n'étaient pas renforcées d'urgence, avec le réchauffement de la planète et des ouragans de plus en plus puissants, le pire était à craindre pour les Orléanais.

— *Cette ville s'a faite une réputation avec ses Mardis gras, ses rites vaudou et ses Nègresses avantageuses. Comme si La Pucelle avait bâti sa réputation dessus not' dos de Nèg', fils et petits-fils d'esclaves. Mais guette, Miguel, les Blancs, eusses, ça venait pas des vieux pays, de l'autre bord de la Grande Eau, pour venir faire ça qu'eusses pouvaient pas faire easy chez eux?*

So, un jour, on devra tous payer pour ça. Espère voîr, chère bête, ça que l'bon Dieu nous prépare en cachette.

— *Faut pas continuer à mettre les Noirs et les Blancs dessus des rives en opposition, Alvin. Ça va pas faire avancer personne.*

— *Well, Miguel, c'est pas du tout bon ça qui est après se préparer avec ces Blancs qui veulent la terre dessous nos 'tites cabanes de cyprès. Nos maisons assis dessus des blocs de briques pas assez hauts et forts pour affronter le Mississippi si y se met en colère. Ça les amuse plein, les Blancs, de savoîr qu'on vit à dix dans des shotgun houses, qu'on a pas de chars pour voyager, que ce monde ça pus de manger dans le frige à la fin du mois. Et ça les accuse d'être plein gros à force que ça mange du fast food et que ça veut pas travailler. On nous a fait la honte dessus nous aut' mêmes, Miguel, nous aut' Nèg' aussi Amaricains qu'eusses.*

— *Alvin, t'oublyes les clubs de jazz qui a fait la fierté de la Big Easy avec des musiciens comme toî, avec ton zydeco et tes blues. Nous aut' c'est la cuisine cadjine que le monde nous envie, tout mixed up avec vos jumbalayas et vos épices créoles.*

Pour clouer le bec à Miguel, Alvin avait poursuivi avec véhémence :

— *Du jazz, vieux ? Tu veux connaître la vraie affaire ? En 1720, quand la Louisiane est peuplée de six mille habitants, tu connaît combien d'esclaves y a ? Six cents. Oui, six cents Nèg' de tout partout. Un Nèg' qui travaille pour dix Blancs ! Ici, dans le Vieux Sud, même si Lincoln a aboli l'esclavage en 1865, le KKK continue encore à tuer et à brûler. Y a pas dix ans, Miguel, nos églises étaient encore brûlées par des mains criminelles. Ici ! Chez nous ! Dans l'Sud !*

Miguel veut ramener son ami dans de meilleures dispositions :

— *Alvin, en 1977, on a élu un Noir de La Nouvelle-Orléans comme maire. Le premier maire noir des States. Et puis, en 2000, c'est pas un étudiant noir qui a été nommé comme président à l'Université du Mississippi ?*

— *So what ? Guette, Miguel, y'a pas parsonne qui va pleurer dessus nos têtes si nos 'tites maisons tombent dans le Mississippi. Moî, j'peux t'dire qu'y a plein de Blancs qui regardent pour ces terres-là. Mais pas avec nos maisons dessus, pis avec nous aut' dedans. No ! Y voudraient un grand nettoyage, sans Nèg' autour. Juste bons, les Nèg' comme tu dis, pour faire d'la*

musique dans le Vieux Carré sur la Bourbon ou la Royal, ou pour nettoyer les chambres d'hôtels ou pour servir aux tables. C'est la manière qu'eusses pensent encore, et j'croïs pas qu'y a rien, pas rien pis pas parsonne qui va changer ça de mon vivant.

Crystal, interloquée plus par le regard que par les propos d'Alvin, avait réagi :

— *Beb, si tant que j'vas vivre, j'peux pas croître que l'bon Dieu nous veut du tort à nous aut', les Cadjins du bout du monde, pas plusses qu'à vous aut', les Noirs d'la ville. Bonne Anna m'a dit que, depuis 1755, depuis le Grand Dérangement, l'bon Dieu y veut pas à-rien que nous aut' on y demande pas pour. C'est manière que l'Bougre d'en haut va pas attendre pour nous aut' avant de s'faire une idée de ça qui est bon et ça qui l'est pas.*

Alvin fixe la femme qu'il aime, détaille les expressions de son visage racé qui s'illumine lorsqu'elle défend une idée. Il la désire tant qu'il ne l'écoute plus. Il lui suffit qu'elle soit près de lui, que son parfum exhale.

— *Alvin, mon chéri, les Mardis gras, c'est pas à-rien de dangereux. C'est pour du fun passé et du fun à venir. Le monde connaît pas quoî faire. C'est comme ça depuis tout ce temps que les grands chênes poussent. Le vaudou, c'est plein de mystère et ça excite les outsiders. Les Nègresses avantageuses, comme ça que t'as dit, c'est toutes des mammas avec plein de bon amour à donner à celui qui paye bien et qui demande pas trop. Pas plusses, pas moïnsses. Ces femmes vendraient leur corps à Chicago ou à New York, tout pareil comme ici. Et si y a du monde qui doit payer pour du bien qu'il a pas fait, guette, Alvin, c'est pas de nos affaires à nous aut'. So, baby, viens voir dans le lit ça que j'a pour t'offrir.*

Miguel avait compris qu'il était de trop.

En riant comme son père David, le fils d'Hélène Simard avait refermé la porte sur un couple amoureux, tendrement éméché.

Dans sa hâte de retrouver Crystal, Alvin avait percuté le coin d'un objet recouvert d'un drap blanc. Curieux, il avait soulevé le tissu pour découvrir un étui d'une grande beauté. Cadeau de la chanteuse

avec ces mots sur une carte ornée d'un magnolia rouge : *Pour protéger cette vieille Mamma qui tient mon rythme depuis tant d'années. Merci d'exister, Alvin, toi et ta contrebasse. Baisers tout partout.*

Le clac distinctif d'une mâchoire qui s'abat.

Le *cocodril* est revenu. Il a faim.

Crystal cherche le berceau, le bébé. Là où le moïse flottait, un remous tourbillonne, les bulles aspirées vers le bas. Crystal se répète comme une incantation : *Si ce bébé est vrai, je suis foutue. S'il est faux, je suis foutue anyway.*

Secouée, la fille de David LeBlanc, le *Cadjin aux mains de sorcier*, la petite-fille chérie de bonne Anna et de feu Viger, leur chère Petite se liquéfie dans l'eau putride du *boulevard des Amériques*.

Soudain, un garçonnet s'agrippe à son pantalon, grimpe sur elle et se réfugie sur sa poitrine. Instinctivement, elle l'enserme. Il gémit. D'où vient-il ? Où est sa famille ? Dans ses cheveux boudinés, une glue nauséabonde. Elle détache délicatement les algues. Une fleur jaune s'est accrochée à une oreille. Une jacinthe d'eau comme il y en a tant dans ce fleuve impérial. Il pleurniche. Elle lui parle, en français.

— *Pleure pas, beb. Je suis là. Tiens. Repose-toi. Qui c'est ton nom ?*

— *Robert.*

Elle pense à Bob Marley.

Se trouve idiot de ne réfléchir que par à-coups, en appelant la musique à son secours. Dans un moment si grave où la mort rôde partout, elle devrait analyser, penser, agir.

Houma sia

David. Margaret. Caroline. Frank. Thomas. Clémence. Bonne Anna. Ti-Bouillou. Hélène. Miguel. Clara. Leurs enfants : Rosa, Éva, les jumeaux. Ses tantes, ses oncles, ses cousins et ses cousines. Tous ceux qu'elle aime par-dessus tout.

Que leur réserve Katrina là-bas dans les bayous si ici, à La Nouvelle-Orléans, les digues n'ont pas résisté à l'assaut des grands vents ? Elle voudrait être près d'eux, en cet instant. Pour se rassurer. Pour aussi leur dire qu'elle est vivante, là, sur ce toit. Qu'elle attend d'être délivrée au petit matin, peut-être, oui peut-être avec cet enfant sale qui dort sur sa poitrine. Leur a-t-on dit aux LeBlanc, aux Bull, aux Collin ? Qu'il fallait partir vers le nord, en haut du bayou Lafourche ? Comme l'ont toujours fait les Anciens ? Bien leur faire comprendre que cet ouragan qui attaque la ville ne s'essouffle pas, au contraire ! Il se nourrit des morts et des maisons éventrées. Il se joue des maisons cassées net, des voitures renversées, des fils électriques qui dansent sur l'eau, mieux que *Plume d'Aigle* sur sa roche plate.

L'enfant pleurniche dans son sommeil. Elle l'observe. Il pourrait être son fils. Si elle avait écouté Alvin assez tôt. Mais elle avait préféré se perdre dans les bras d'amants de passage, sans rien demander d'autre que du plaisir et un certain oubli. Non ! En fait, elle avait eu peur du don d'Alvin. Aimer sans condition.

Hier, juste hier, après l'achat des bottes de cow-boy, à la même heure, elle avait répondu *oui* dans sa tête. Oui à Alvin. Oui à la vie en musique avec lui. Oui à la joie. Oui aux voyages, aux enfants, oui à la vie qui vit.

Surprise de la force de ses émotions, prétextant qu'elle devait rencontrer un nouvel agent, Crystal avait arpenté les rues du Vieux Carré à la recherche d'une bague. Une bague de fiançailles. Pour Alvin.

Le lendemain, elle fiancerait Alvin, promesse de son engagement. Elle avait anticipé les yeux humides *aux longs cils de catin*, son amoureux inquiet de cette tournure des événements, l'interrogeant sur l'attitude à prendre devant cette bague aux quatre lettres entrelacées : CARL, pour Crystal-Alvin-Rousse-LeBlanc. Elle s'était imaginée pendue à son cou, le rassurant de la véracité du moment, lui, fragile et puissant dans cette fragilité, authentique et beau. À trente ans, tout est possible. Le vrai amour, les enfants, la musique, la route, les amis musiciens, la famille, la Louisiane, des spectacles, des disques et un